

Propos de Giorgio Agamben

*Pour introduire un débat le 17 décembre à l'Association Freudienne**

Il m'est difficile de parler d'un livre comme *Stanze* (1), qui m'apparaît malgré tout, un peu éloigné. Je préfère donc essayer d'exposer très brièvement quelques uns des thèmes qui ont guidé mon travail ces dernières années. S'il y a ou s'il n'y a pas continuité entre ce travail et celui de *Stanze*, c'est à partir de cette exposition que nous pourrions, éventuellement, le vérifier.

Si je devais exprimer ces thèmes sous forme de questions, elles pourraient être les suivantes :

- Qu'arrive-t-il à l'homme du fait d'être parlant ?
- Est-il possible de venir à bout du langage ? C'est-à-dire de trouver un juste rapport avec la parole ?

Et : – Le langage est-il ou n'est-il pas notre voix, comme le braiement est la voix de l'âne et comme le chant qui tremble est la voix du grillon ? Autrement dit, une expérience de langage est-elle possible pour les hommes qui ne leur assignerait pas une destinée et une histoire ?

Dans mon dernier livre *Le langage et la mort* (2), ces questions trouvent leur foyer commun dans le thème de la voix, posé et entendu en tant que problème philosophique et ontologique fondamental. Fondamental au sens strict du mot : qui concerne le fondement, c'est-à-dire qui ce va au fond, ce qui sombre, pour que la chose-même (dans ce cas le langage) soit elle-même « in-fondée ».

La voix qui est en question ici n'est pas simplement le flux sonore en tant que réalisation vocale individuelle de la langue, de même que le « moi » n'est pas l'individu psychosomatique duquel le son provient.

Ce dernier aspect de la voix, longtemps négligé par les linguistes, a fait récemment l'objet d'études importantes. Celles-ci considèrent la voix, le style verbal, en tant qu'expression de contenus préverbaux conscients ou inconscients qui, autrement, ne trouveraient pas à s'exprimer dans le discours.

Bien qu'elle soit sans doute nécessaire cette façon de poser le problème de la voix n'est pas celle qui peut intéresser la philosophie.

La voix qui est en question pour le philosophe et que nous nommons ainsi (en reprenant une ancienne tradition qui en fait l'affaire-même de la pensée) est ce qui, structurant la fonction de l'énonciation et des indicateurs (les « shifters » : je, tu, ici, maintenant, aujourd'hui, etc) fait que le langage peut se référer à sa propre instance et à son pur avoir-lieu en-deçà ou au-delà de ce qui, dans le discours, est dit et signifié.

Par rapport à la voix physique ou animale, cette voix se situe dans une dimension plus originelle qui n'est plus un simple son et n'est pas encore discours signifiant. Ce que, par là, la voix montre, c'est qu'il y a du langage avant tout propos déterminé et que, avant de signifier quoique ce soit, le langage se signifie nécessairement lui-même ; c'est-à-dire qu'il signifie l'être.

Selon la tradition de la métaphysique, l'être est ce qui toujours, déjà, se glisse en tout acte de la parole et ce qui, sans être nommé, est toujours déjà impliqué dans tout dit. Aristote écrit (*Métaphysique* 1028^c, 36-37) : *Nécessairement en chaque discours est présent le discours de l'être*. Ou encore, selon la tradition de Saint Thomas : *L'être est ce dont la compréhension est incluse en chaque acte de compréhension*.

La voix qui fonde la transcendance de l'événement du langage par rapport au discours, est en même temps ce qui structure la différence ontologique et la transcendance de « l'être » par rapport à « l'étant ». La voix est la voix de l'être.

Mais ce n'est pas seulement la philosophie qui a fait de cette expérience originelle du langage son objet privilégié. Ce que la poésie courtoise provençale et « stilnoviste » appelle « amour » – et ici je rejoins l'un des thèmes centraux de *Stanze* – est cette expérience de l'avènement même de la parole avant tout énoncé poétique déterminé ; expérience, donc, du lieu-même du trüber, du poème.

C'est-à-dire que les poètes prennent au sérieux l'expérience qui est annoncée dans l'évangile de Jean, celle d'une parole qui est absolument au commencement d'un logos.

Si la voix ouvre donc le lieu du langage, elle l'ouvre cependant de telle façon qu'il est toujours déjà marqué par une négativité. Le langage, en tant qu'il a lieu dans la voix, c'est-à-dire dans le non-lieu de la voix animale et avant toute signification d'une chose déterminée, a lieu dans le néant et dans le temps.

La voix ouvre, en même temps, l'être et le temps, l'être et le néant. Car qu'est-ce que le néant si ce n'est le fait qu'il y a du langage avant qu'un monde soit ? Et qu'est-ce que le temps si ce n'est le fait que le dit soit toujours transcendé par le dire ?

Cela veut dire que la voix, qui constitue pour l'homme parlant le fondement originel, a la structure d'un fondement négatif. Elle est ce qui, tout en demeurant non-dit, se montre en tout discours ; ce qui, tout en demeurant indicible et insignifiant, assigne le langage et par là, la société humaine, à une tradition et à une signification infinies.

Cette structure négative du fondement est présente depuis toujours dans la métaphysique.

En théologie, ce fondement négatif est le nom de Dieu en tant qu'il est l'innommable qui rend possible toute nomination. En logique, c'est le signifiant ou la lettre qui, par son caractère de trace est un signifiant qui ne signifie rien, si ce n'est qu'il y a de la signification.

En linguistique, c'est le phonème, c'est-à-dire ce qui est en soi dépourvu de sens et rend possible toute signification.

En éthique, enfin, c'est la liberté en tant qu'elle se définit comme vouloir dire qui ne dit rien, comme une « volonté-de-rien ».

Et si l'amour, dans la tradition poétique de la modernité se présente comme une aventure désespérée dont l'objet est absent ou lointain, n'est-ce pas, là encore, une figure de la négativité qui marque l'accès de l'homme au langage ?

C'est à partir de cette explication de la voix en tant que lieu originel de la négativité qu'il devient possible, peut-être, de poser – avec prudence mais sans réserve – le problème d'une autre figure du langage qui, venue à bout de son fondement négatif, ne présupposerait plus aucun indicible et aucun vouloir-dire.

Que serait un langage sans voix et sans volonté ? Une parole humaine qui ne se fonderait plus sur une négativité ne se situerait plus dans une grammaire et une tradition infinies, voilà certes ce qu'il nous reste encore à penser.

Mais ce n'est que dans cette perspective que l'on parviendrait peut-être à trouver une réponse à la question qui reste, sans cela, incompréhensible : pourquoi les hommes ne cessent-ils pas de parler ? Quel est le « bien » qui est contenu dans le langage ? Car il apparaît nécessaire qu'un « bien » soit contenu dans le langage puisque les hommes continuent à en parcourir les voies malheureuses qu'ils assignent à eux-mêmes de génération en génération.

Répondre à ces questions signifierait poser d'une façon nouvelle le rapport entre l'éthique et la logique, la voix et le langage. Peut-être aussi entre poésie et philosophie.

Notes

* Transcription non révisée par l'auteur.

(1) *Stanze*, Christian Bourgeois éd., Paris 1981.

(2) G. Agamben, *Il linguaggio e la morte*, Turin 1981.

Revue

Revue de l'Association

Nodal, tel est le titre que l'Association freudienne donne à sa revue, dont le premier numéro paraîtra au cours de l'année 1983.

Une rencontre de travail, à ce propos, a eu lieu où il a été notamment question de l'enseignement lacanien et de son incidence sur des thèmes tels que la science, la fin de l'analyse, la psychose, les institutions . . .

D'autres réunions seront consacrées à la préparation de ce premier numéro dont le but sera de tirer certaines conséquences de l'enseignement lacanien, plutôt que de s'obnubiler de ses effets de diffusion.

Les effets, on peut s'y complaire, s'y aménager une place reposante, ou même en faire le signe de la fidélité à un enseignement dont on hypostasie la lettre. Ils ne sauraient cependant suffire à caractériser cet enseignement qui, bien qu'ouvert, n'en est pas moins un enseignement à conséquences.

Les personnes qui souhaitent participer à la préparation de ce premier numéro peuvent contacter E. Doumit et Cl. Landman.

Elie Doumit : 38, avenue Charles Saint-Venant, 59800, Lille.

Claude Landman : 66, rue de l'Université, 75007, Paris.

